

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilleton de la 3^e semaine de Carême
21 mars 2020

Albert Bessières, s. j.
(1877-1952)

Récits et expériences
eucharistiques (1)

LA FAIM DU PAUVRE

Parmi les artisans du renouveau eucharistique initié par le pape saint Pie X (1903-1914)¹, le Père Albert Bessières, s. j., (1877-1952) propagateur ardent de l'Apostolat de la Prière, a raconté sa riche expérience pastorale auprès des enfants, des jeunes, des soldats et des adultes en de nombreux opuscules.

Nous reproduisons aujourd'hui *La faim du pauvre*, paru juste avant la Première guerre mondiale² et repris ensuite dans le recueil *Les Chevaliers de l'Hostie*³.

Malgré tout ce qui peut nous séparer de l'univers mental et spirituel d'il y a un siècle, nous y découvrirons une très accessible présentation et une *vivante illustration* de la doctrine de l'Eglise sur la communion et la mission, fort opportunes en notre temps.

Notre gratitude s'adresse tout particulièrement au Père François-Xavier Dumortier, ancien Provincial de France de la Compagnie de Jésus, qui m'avait autorisé, le 13 janvier 2009, à entreprendre la réédition (imprimée ou électronique) de ces récits.

Abbé Marc-Antoine Dor,
Recteur, membre de l'Association « Totus Tuus »

¹ Décret *Sacra Tridentina* de la Sacrée Congrégation du Concile (20 décembre 1905 ; ASS 38, 1905-1906, pp. 400-406 ; DS 3375-3383) et décret *Quam singulari* de la Sacrée Congrégation des Sacrements (8 août 1910 ; AAS 2, 1910, p. 577-583 ; DS 3530-3536).

² Publié par Casterman (Tournai, 1914) et muni de l'*imprimatur* (donné à Tournai le 20 juillet 1914 par V. Cantineau).

³ Aux pp. 147-191.

PREMIERE PARTIE : CEUX QUI N'ONT PLUS FAIM

I - « Allez par les rues et les chemins » (Lc 14, 21-24)

Octobre 1912.

La Mission commence. Elle sera rude.

Trois mille habitants. La Sous-préfecture classique. Le pays de la peur, le pays serf.

Un millier de fonctionnaires, de parents de fonctionnaires, de fournisseurs de fonctionnaires, qui tremblent devant le Sous-préfet, lequel tremble devant le Député, lequel tremble devant la Loge.

Trois journaux, un tribunal, une école primaire, une école primaire supérieure, une loge.

La ville crânement dressée sur son mamelon calcaire, à un kilomètre de la frontière, entourée d'un double fossé et d'un rempart dessiné par Vauban, eut un nom dans l'histoire.

Au Moyen-âge, elle se battait pour ses franchises.

Au XVII^e siècle, elle soutint quatre sièges contre les Impériaux, fut brûlée deux fois et deux fois rebâtit ses murailles.

Dans la grand-rue, l'herbe pousse entre les pavés séculaires... et ce que n'avaient pu faire les armées impériales, l'horrible politique l'a fait : elle a domestiqué ces invincibles...

Une brave femme m'a apporté une messe à dire pour ses morts.

« Viendrez-vous à la Mission ?

- Oh ! Monsieur, on voudrait bien, mais c'est impossible, mon mari est *gendarme*, si on savait !... »

Pour tout ce monde gravitant autour de la Préfecture, peu de chose à espérer.

Avant de les faire chrétiens, il faudrait les faire libres.

Alors ?

Tout au bas de la côte, un millier d'ouvriers se pressent autour de la grande carderie de laine dont la sirène trouble, trois fois par jour, la paix de la ville morte.

L'usine, à cheval sur le petit ruisseau, érige ses quatre cheminées, ainsi que des mâts de vaisseaux, sur l'éternel brouillard, qui monte des prairies.

Sans bruit, sans but, parmi les joncs et les roseaux, le ruisseau, aux eaux noires, chargées de « suint et de surgé », suit la vallée.

*

« Si nous tâchions d'entamer les ouvriers, Monsieur le Curé ?... »

- *Ils sont tous socialistes !*

- On peut tout de même essayer... »

On leur a envoyé des convocations et le journal de la Mission. Déjà, quelques-uns ont paru au fond de l'église, mais n'ont pas dépassé le bénitier.

Oh ! ces premiers jours ! ces premières réunions où l'on entrevoit, quelques têtes d'hommes émergeant de la foule des chapeaux ! où l'on essaie de se faire la main, de deviner son auditoire, de lire dans les âmes, pour dire les paroles qui conviennent...

« - Monsieur le Curé, si on commençait les *visites*, pour rompre la glace, pour les voir de près ces ouvriers qui ne viennent pas ? »

- Serons-nous reçus ?

- Mais oui... nous avons des complices partout : les Bons Anges, le Bon Dieu... »

Et nous voilà partis, après une visite à l'église, les pieds dans la boue, malgré la pluie qui ruisselle et le brouillard qui fond... vers les « *Corons* ».

*

Nous tombons sur les ouvriers, entre midi et deux heures, en plein dîner... Seul moyen de trouver quelqu'un au logis.

Rue Proudhon, n° 1... Monsieur le curé consulte son annuaire. *Louis Manheim*, cardeur de laine, six enfants, la femme travaille aux ateliers de dégraissage.

« Pan ! Pan ! Y a-t-il quelqu'un ? »

Et nous ouvrons la porte, sans attendre la réponse.

« Bonjour à tous, c'est le Missionnaire qui vient vous voir...
Comment ça va-t-il ?... Vous savez qu'il y a une Mission ?... »

Les enfants se sont enfuis dans la chambre.

« Deux curés !!! »

L'homme a laissé tomber sa fourchette et regarde...

« Deux curés !!! »

La femme relève le coin de son tablier pour cacher des taches de suie et de graisse...

« Deux curés !!! »

Je m'approche du brave homme... une forte poignée de main...
à laquelle il répond faiblement.

« Ca va bien ?

- Pas mal...

- Vous avez reçu le journal de la Mission ?

- Oui. »

En effet, le voilà, sur un coin de l'armoire, parmi plusieurs



numéros de l'*Humanité*.

« Et les enfants ? »

J'ouvre la porte de la chambre.

« Oh ! oh ! la belle famille ! Un... deux... cinq...

- Et ce n'est pas tout, dit la femme, y en a encore un à l'épicerie du centre qui fait les commissions, et deux qui sont morts...

- Et ils sont bien sages, vos six agneaux ?

- Oh ! Monsieur le Curé... rien de trop !!!

- Vous allez me dire quels sont les plus sages... J'ai ici quelques *médailles* pour eux. »

L'argument est bon. Le plus petit s'approche à pas de loup, un doigt dans la bouche ; les autres suivent, les plus grands les derniers.

« Pas de malades ? Les bonnes joues ! Allons, mignon, viens m'embrasser.

- Il a la coqueluche, celui-là, Monsieur le Curé. Voilà trois jours qu'il tousse comme un perdu...

- C'est ainsi dans tout le quartier, Madame, à ce qu'il paraît... tenez-le bien chaud. Allons, qui a mérité une médaille ? »

Tous l'ont méritée.

« Dis merci à Monsieur le Curé, gronde le papa. Voyons, *Roger*, comment dit-on ? Est-ce qu'on t'a pas appris ?

- On la leur mettra au cou avec un fil, dit la femme ; vous ne pourriez pas m'en donner une autre pour celui qui est à l'épicerie ? »

Maintenant tout le monde parle à la fois.

L'homme, un grand, sec, la figure hâve, teint citron, a mangé son dernier oignon et bu un coup de cidre.

« *Roger*, donne donc des chaises à ces Messieurs. »

Je regarde *Roger* : douze à treize ans, une bonne tête de gavroche, anguleuse, taillée au couteau, mâchoire têtue... deux grands yeux noirs un peu durs... pas de souliers, une culotte trop large, une veste de velours usé où le dernier bouton pend, au bout d'un fil...

« Asseyez-vous donc, Messieurs, dit le père.

- Merci, nous ne nous asseyons nulle part... Pas le temps, faut voir tout le monde.

- C'est vrai... Vous pourriez quand même prendre un instant. Roger, reste donc tranquille.

- Tenez, dit la femme, je le disais précisément à mon mari... Les enfants, ce n'est pas comme autrefois... Plus moyen de les faire écouter... c'est bien dommage pour les pauvres gens, qu'on ait chassé les Frères et les bonnes Sœurs.

- Ca c'est sûr, dit le mari... toujours la même histoire, toujours les pauvres qui écopent... Pour les riches, il y a encore le collège libre... Nous autres, c'est la laïque obligatoire... puis la rue...

- Moi, reprend la femme, j'ai été chez les Sœurs pendant cinq ans... avec la Sœur Angèle. Paraît qu'elle est en Belgique maintenant. Toujours les braves gens qui s'en vont et les autres qui restent.

- Moi, continue le mari, j'ai eu un instituteur qui n'aurait jamais manqué la prière au commencement de la classe, c'était même moi qui la faisais quelquefois à haute voix, parce que j'étais enfant de chœur... Aujourd'hui, on ne veut plus du tout ça... Ah ! celui-là nous apprenait l'*orthographe* au moins... Maintenant ces gosses, c'est plus capable de faire une lettre de quatre lignes sans mettre tout de travers... puis ça vous écrit !!! *Roger*, montre un peu ton cahier à Monsieur le Curé ! »

Roger s'exécute sans enthousiasme.

« Tenez, Messieurs, voyez-moi ça ! Si c'est pas une pitié ! des pattes de mouche et des pâtés... je moule encore mieux mes lettres que lui... Et avec cela des tas de blagues... Dessin de découpage, morale civique... tiens, l'histoire de la lune, maintenant !... l'histoire de la lune, Monsieur, pour un gamin qui ne sait pas ses quatre règles...

Ils me dégoûtent à la fin...

Si encore on leur apprenait une raison... si on leur apprenait à obéir, mais à quinze ans, ça ne veut plus rien savoir, et ça vous plante là père et mère pour un oui ou pour un non... Tenez, il y a

un mois, Roger nous a fait le coup. On l'avait repris un peu vertement... Le soir, plus de Roger. Nous l'avons cherché dans la ville, à l'école... rien.

Trois jours après, on le découvrait à quinze kilomètres dans une ferme ; en train d'aider à battre le blé...

Moi, je suis socialiste, Monsieur, comme les autres, eh bien ! je vous dirai que cette jeunesse-là *me fait peur*...

- Tiens, votre image de *première Communion*, Madame !

- Oui... voilà celle de mon mari... Vous savez, on n'y a pas été souvent, depuis ce temps-là... mais on n'est pas des sauvages pour ça... Tenez, regardez. »

Elle a ouvert la porte de la chambre à coucher.

Sur la cheminée, un grand chapelet à gros grains de bois dessine une croix, au-dessous d'une image du Sacré-Cœur et d'un chromo de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

« C'est très bien, tout cela, mes amis... Mais pourquoi ne venez-vous pas à la messe le *dimanche* ?

- Le temps, Monsieur... ce jour-là, mon mari travaille le petit jardin, et moi je lave le linge... et puis on a perdu un peu l'habitude...

- Allons, Madame, il faudra venir tous les deux à la Mission pour vous rafraîchir la mémoire sur la Religion.

Tous les soirs, à *huit* heures, conférence pour tout le monde... à *neuf* heures, extinction des feux... *Mardi* et *samedi*, conférences dialoguées réservées aux *hommes seuls*. Chaises gratuites... toujours.

- Ah ! ce soir-là, ma femme ne pourra pas venir alors !

- Non, le suisse sera à la porte, moi je visiterai les confessionnaux... et gare aux indiscrètes... Vous lui raconterez ce que nous aurons dit...

- Alors, si c'est rien que des hommes, je viendrai.

- Bien, c'est promis... et puis tous les jours de la semaine, à 11 heures et à 4 heures, Mission pour les *enfants*. Envoyez-les, surtout les plus grands... Dimanche, grande fête des tout-petits...

médailles, chapelets, couronnes, peut-être même des bonbons... Défilé de Chinois, etc. N'oublions pas... A quelle heure, Roger ?

- Onze et quatre, Père.

- Parfait... Ne craignez rien, on ne leur apprendra pas à vous rendre malheureux.

- Oh ! pour ça, Monsieur le Missionnaire, dit l'homme, on le sait bien. Vaut mieux qu'ils soient à l'église qu'à la rue ; vous entendez tous, la marmaille, faudra faire comme dit Monsieur le Curé.

- Au revoir, mes amis, à ce soir, faut nous rendre la visite... à l'église... Venez en costume de travail, c'est votre uniforme ça...

- On y sera, Monsieur, on aime bien entendre causer gentiment, vous auriez quand même pu vous asseoir un moment.

- Pas le temps, au revoir... »

Une poignée de main à Monsieur, une caresse aux mioches, un baiser au plus petit... et en avant, dans la boue... parmi des bataillons d'oies qui crient et des escouades de mioches qui fuient.

« Monsieur le Curé, vous oubliez une porte ! »

Celui qui proteste est doué d'une belle tête d'anarchiste... N'importe, il serait vexé qu'on passât sa maison sans entrer...

Et ça recommence... poignées de mains, caresses, médailles, confidences... Ici, il a fallu absolument accepter un verre de vin... et trinquer avec la famille.

Chemin faisant, on découvre quelques malades, des vieillards infirmes, et on fait *leur Mission*, séance tenante.

« Surtout... n'oubliez pas de nous rendre la visite et d'envoyer les enfants, 11 et 4...

- Compris, Monsieur le Curé. »

*

La sirène de la carderie siffle pour la troisième fois, gare à l'amende ! Hommes et femmes se hâtent vers l'usine et... les enfants vers la rue.

Nous traversons la foule. Les femmes disent : Bonjour, Messieurs... Quelques hommes esquissent un vague salut, gênés par les camarades... Pauvres gens !

Viendront-ils jusqu'à l'église ? Peut-être. N'importe, ils auront vu le prêtre, il ne sera pas pour eux l'homme inconnu, lointain, qu'on ne voit paraître que pour emporter des cercueils. Ils auront serré sa main, lu un peu dans son cœur.

Beaucoup d'ailleurs, comme toujours, viendront poussés par la curiosité, par l'appel de la grâce, et si, pour le grand nombre, ce n'est pas la conversion, une première étape aura été franchie. Une brèche aura été pratiquée dans le mur de préjugés, de défiances, de haines, dressé entre eux et le prêtre. Un peu de sympathie, d'estime pour la Religion naîtra dans ces âmes autour desquelles tant de ténèbres furent accumulées.

Quelques-uns, le petit nombre, ceux qui auront été plus longuement travaillés par la souffrance... iront, jusqu'au bout.

Pour les autres... le Dieu des pauvres fera le reste, à son heure. Un jour, il se souviendra que, s'ils ont beaucoup péché, ils ont surtout beaucoup ignoré, et pour leur donner sa paix, avant le grand départ, il leur rappellera quelques mots entendus à la Mission, ou simplement la chaude poignée de main d'un prêtre.

Enfin, il y a les *enfants*... Malgré tout, ils restent la grande et presque l'unique espérance...

Leurs pères ont vécu dans la famine, ils s'y sont habitués et en ont perdu jusqu'au désir de vivre. Ils mourront ainsi, sans doute... Mais les fils nous restent. N'arriverions-nous qu'à éveiller, en quelques-uns, le désir que les pères ne connurent pas, de vivre plus près du Christ, de son Hostie, la Mission aurait été assez féconde...

Comme nous sortions de la rue Proudhon, *Roger Manheim* passa devant nous, un livre et un cahier sous le bras.

« Où vas-tu, Roger ?

- En classe.

- Quel âge as-tu ?

- *Douze ans et demi.*

- Tu as fait ta première Communion ?

- Oui.

- Depuis quand ?

- *Un an.*
- Et tu as communiqué souvent depuis ?
- Oui, au moins cinq fois.
- Ce n'est pas assez cela, Roger... Si maman ne t'avait fait manger que cinq fois depuis que tu es né....tu serais bien malade maintenant !
- Pour sûr...
- Dans combien de temps entreras-tu à l'usine ?
- Dans six mois.
- Raison de plus pour te dépêcher de prendre des forces. On n'est pas très chrétien à l'usine, tu le sais bien... »

II - Le chemin du retour

Les visites ont porté leur fruit.

Les hommes sont venus en habit de travail. Ils se sont d'abord jetés sur les bancs qu'on avait rangés sous le clocher, près de la porte. Le suisse a dû renoncer à les faire monter plus haut.

Mais le jour des *conférences d'hommes*, ils ont pris leur courage à deux mains et sont montés. La nef a failli être trop petite.

Le sacristain en est bouleversé.

« Monsieur, on n'a jamais vu tant d'hommes à l'église. On n'aurait jamais cru qu'il y eût tant d'hommes dans la ville... Pour sûr, ils sont plus de mille, Monsieur ! S'ils allaient faire du tapage maintenant ! »

Quelques-uns sont entrés le chapeau sur la tête, mais dès le bénitier, ils étaient en tenue.

« Messieurs, nous allons chanter, tous ensemble, le cantique « *Je suis Chrétien* », n° 9 dans le livre qu'on vous a donné. »

Les gros doigts maladroits cherchent la page... Le premier couplet se traîne, mais le refrain ! Ah ! les voix d'hommes ! A côté de moi, une section compacte de cardeurs et de dégraisseurs attaque sur des creux à faire trembler... Eux aussi tremblent un peu, au souvenir de mille choses...

Monsieur Manheim est là, plus pâle, plus défait, qu'à notre dernière visite, vêtu d'un mauvais bourgeron de toile. Je lui ai serré la main en l'appelant par son nom ; il a eu un bon sourire reconnaissant !

La conférence dialoguée ! Les regards curieux se portent de l'objectant au répondant. Les têtes s'inclinent pour mieux entendre. Quelques-uns s'oublient et font leurs réflexions à haute voix, au grand effarement du suisse.

« Ça, c'est tapé ! bien causé ! Il a raison... Dommage que les camarades ne soient pas là !... »

La conférence finie, le prêtre élève l'ostensoir, et le Christ les bénit tous... Je suis des yeux *Louis Manheim*, il est à genoux, la

tête inclinée ; de temps à autre, une toux profonde secoue le grand corps maigre, aux membres trop longs, à la poitrine trop étroite.

Il s'est signé deux fois et a regardé l'ostensoir... là-haut... tout au fond du chœur... derrière les grilles ouvragées du sanctuaire... Autrefois, il y a bien longtemps, il passa cette porte de fer pour aller s'agenouiller, avec d'autres enfants, à la Sainte Table... Il avait douze ans... la rue l'avait déjà trop instruit... beaucoup de mauvaises herbes avaient levé... Néanmoins l'entrevue fut douce... et le souvenir de cette douceur remue son cœur... Pourquoi n'a-t-il plus repassé la grille ? Pourquoi l'entrevue ne s'est-elle pas renouvelée ?... Sans doute, il avait commencé l'apprentissage de la vie chrétienne trop tard... l'entraînement manquait, à l'heure où d'autres entraînements commençaient à emporter sa vie. On ne devient pas chrétien en un jour.

Et ils s'en vont, lentement, en silence, comme à regret.

Braves gens ! Ils ont bien senti que l'église était leur vraie maison, que là seulement ils étaient aimés, estimés... Pourquoi donc l'ont-ils tous désertée ? « Ils n'avaient pas de racines. »

*

Deuxième conférence dialoguée...

Les hommes sont revenus plus nombreux, mais j'ai vainement cherché du regard *Louis Manheim*... J'ai appelé Roger qui est dans le chœur.

« Où est papa ?

- A l'hospice.

- Qu'a-t-il donc ?

- Je ne sais pas. Il toussait beaucoup, le médecin a dit qu'il fallait le porter tout de suite à l'hôpital.

- Bien, j'irai le voir demain. »

*

L'hospice avait été bâti en face de la carderie... Ils n'avaient qu'à traverser la rue pour aller mourir... De la porte, on entendait le bruit des turbines, le tumulte des bielles et des volants.

La Sœur vint ouvrir.

« Mon Père, c'est la phtisie galopante, la phtisie de l'usine... Il en a pour quelques heures.

Vous ferez bien de lui proposer les derniers Sacrements, ce n'est pas un méchant homme... Il est comme les autres, en retard de quelque quarante ans... sans savoir pourquoi. »

Nous approchâmes. Le malade ouvrit les yeux, ces yeux creusés, pleins d'une immense lassitude ; le visage couleur de cire jaune avait deux flammes sur les pommettes.

« Eh bien ! mon ami, comment allons-nous ? »

Il tourna la tête et d'une voix sans timbre : « Oh !... j'ai mon compte, ça ne sera pas long. »

Je lui pris la main. Il se laissa faire... puis lentement, comme se parlant à lui-même :

« Si c'était pas les enfants... ça me serait égal... la vie n'est pas commode... mais eux, que vont-ils devenir ?

- Le bon Dieu s'en occupera, cher ami.

- Tenez, continua-t-il, j'aimerais mieux les voir partir, eux aussi... Est-ce qu'on sait aujourd'hui ce qu'ils deviendront ?...

- Soyez tranquille, nous y veillerons, nous en ferons de bons chrétiens... Monsieur le Curé sera là... »

Il balbutia : merci, et, ses yeux se perdirent.

« Vous voulez mourir eu chrétien, n'est-ce pas, ne fût-ce que pour leur donner ce dernier exemple ? »

Il garda le silence, un moment.

« Je voudrais bien... mais c'est *si loin!*... tout cela.

- Vous n'avez pas pratiqué depuis la première Communion, n'est-ce pas ?

- Non.

- Mais vous l'avez bien faite, cette première Communion ? »

Il ferma les yeux et parut chercher.

« Je crois que oui... c'est si loin... je ne me rappelle plus.

- Allons, le bon Dieu vous donne le moyen de réparer le temps perdu en offrant vos souffrances pour le Ciel... en faisant une bonne dernière Communion. »

Il répéta machinalement : « Communion... Communion... » puis : « On ne m'a pas assez *fait vivre* de la religion.

- Nous allons faire notre confession... vous n'aurez qu'à répondre oui ou non, puis Monsieur le Curé vous donnera la Sainte Communion et l'Extrême-Onction... »

Il se laissa faire. La confession fut courte... c'était si simple !!!

« Maintenant, on va vous apporter la Communion... »

Il regardait anxieux la Sœur qui étendait la nappe blanche sur la table... De temps à autre, les yeux se fermaient, le front se plissait, les mains dans le vide cherchaient... comme les mains d'un homme qui s'est perdu et s'oriente dans la nuit.

« Vous croyez, n'est-ce pas, que Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans l'hostie que vous allez recevoir ? »

Il réfléchit... joignit les mains : « Oui. »

Le prêtre éleva l'Hostie : « *Accipe, frater, viaticum corporis Domini Nostri Iesu Christi.* »

Il se signa... regarda de ses grands yeux noyés Celui qui venait... et qu'il tâchait de reconnaître... il l'avait vu *une fois*.

Lui, le Christ, l'ami lointain, s'inclina... et l'ouvrier écouta cette voix, entendue, tout à l'autre bout du chemin. Ils auraient pu cheminer ensemble, le fardeau de la vie eût été moins lourd, l'éternité plus riche.

Soudain les lèvres s'agitèrent, les yeux s'ouvrirent.

« Mes enfants... j'aime mieux qu'ils partent... »

La Sœur s'approcha et lui joignit les mains tandis que nous récitions le *De profundis*.

*

Il était quatre heures.

Le brouillard montait des prairies si épais que la Sœur avait dû allumer la veilleuse.

La petite lumière rouge tremblait sur la figure pâle du mort...

Je regardais ses mains usées, brûlées et comme rabotées par la morsure des oxydes... Elles avaient porté assez de travail, ces mains-là, pour faire un *Saint*. Une seule chose avait manqué : la

vie du dedans, la présence de Celui qui *fait vivre* les âmes, les œuvres...

Et ils étaient des milliers ainsi qui perdaient leur vie.

Le lendemain, les ouvriers qui allaient à l'usine s'arrêtèrent, pour jeter un peu d'eau bénite sur son corps. C'était l'usage.

Ils revinrent à l'absoute, baiser la *patène vide* que le prêtre leur présentait... et ce fut tout... Eux non plus ne sentaient pas la *faim*... leur âme avait trop longtemps jeûné, la présence de la mort ne la réveilla pas.

Ceux qui en eurent le loisir vinrent jusqu'au cimetière et jetèrent, en se signant, leur pelletée de terre sur le cercueil... Ils songèrent, sans émotion, qu'ils finiraient ainsi, un jour, comme lui...

Et ils rentrèrent à l'usine.

DEUXIÈME PARTIE : CEUX QUI ONT FAIM

I - Fleur des pavés.

La Mission continue...

Pendant cette première semaine, le meilleur de notre temps a été donné aux enfants.

Ici encore, la tâche est bien difficile.

Les riches sont au Collège ecclésiastique, les moins pauvres à l'école primaire supérieure où on leur apprend une religion nouvelle : la Religion du *certificat d'études*... Ceux-là n'ont pas le loisir de venir nous entendre...

D'ailleurs, on a, comme par hasard, placé deux études supplémentaires, à l'heure des instructions.

Nous avons tenté une démarche auprès du Directeur qui s'est mis à trembler, comme une feuille, en voyant deux soutanes chez lui.

« Messieurs, vous devez vous tromper...

- Pas du tout, Monsieur. Nous venons vous inviter à la Mission.

- Surtout, nous vous serions extrêmement reconnaissants de vouloir bien laisser la liberté à vos enfants, la classe finie.

- Je le désirerais, Monsieur, croyez-le bien... Mais il y a les examens qui approchent, il ne faut pas négliger l'essentiel pour....

- Sans doute, Monsieur, nous aussi, nous avons préparé aux examens, pendant un certain nombre d'années... Nous en avons même passé quelques-uns pour notre compte... et nous avons toujours constaté qu'à ces époques de surmenage, une petite diversion était nécessaire.

- Messieurs... je vous demande pardon... je dois aller donner mon cours de *Morale*... vous m'excuserez.

- On n'a pas à s'excuser, cher Monsieur, de faire son devoir... Aidez-nous à faire le nôtre, nous vous aiderons à faire le vôtre... Nous enseignons aussi la *Morale* et, en plus, quelques moyens de la pratiquer.

- Messieurs...
- Au revoir, cher Monsieur. »

*

Ils ont continué à préparer le certificat, à étudier la Morale.

Il nous reste la *fleur du pavé*, ceux qui ne préparent pas d'examen, ceux de la primaire, et ceux qui ne sont d'aucune école...

Et nous sommes allés, comme dit le Seigneur, les prendre « par les buissons et les chemins ».

Lui s'en contenté pour remplir sa maison, malgré leurs galoches trouées, leurs culottes en déroute ; pourquoi ne serions-nous pas contents ?

Ceux de Nazareth devaient leur ressembler, car on disait : « Quelque chose de bon peut-il sortir de là ? » Et pourquoi pas ? Si ces terres sont incultes, du moins ne sont-elles pas encombrées.

Ils n'ont pas été gâtés ceux-là, par les tendresses excessives... Aussi, sont-ils prêts à se donner... à qui voudra les aimer un peu.

Nous leur avons d'abord parlé de leur âme... du péché, de la mort, du jugement, de l'enfer. Nous nous sommes adressés à leur esprit et en même temps à leurs yeux, par les images, les projections..., à leurs oreilles par les cantiques. Avec quelle âme ils ont chanté :

« Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver
De l'éternelle flamme je veux la préserver. »

Après le cycle des vérités austères, toujours nécessaires pour préparer la confession qui liquidera le passé, on a parlé du Ciel, de Jésus, l'ami des enfants, de leur maman Marie... Les yeux fixés sur l'image de la Vierge, qui rayonne parmi les fleurs et les lumières, ils ont répété de tout leur Cœur :

« Au ciel, au ciel, au ciel
J'irai la voir un jour. »

Puis leur cantique préféré dont ils battent la mesure avec la tête :

« Jésus-Christ aime les enfants
Près de lui son cœur nous appelle. »

Comme ils sont émus, les chers petits, de savoir qu'il est bien là, en effet, oui, là, tout près, et qu'il les appelle... qu'il voudrait bien être leur ami, venir les voir souvent... et ils l'ont désiré comme l'affamé désire le pain.

« Voulez-vous promettre au petit Jésus de venir le voir *tous les huit jours* dans la Communion ?

- Oui, oui, Père...

- N'y en a-t-il pas qui voudraient venir *tous les jours* ? Il serait si content !!! Qui veut promettre pour tous les jours ?

- Moi, moi...

- Bien, mes enfants, réfléchissez encore... priez la Sainte Vierge de vous donner le courage pour promettre et tenir.

Demain, je prendrai les noms et nous ferons une *Ligue de Communions*... pour vous aider à persévérer... »

Au premier rang, un grand gaillard du douze ans, vêtu d'un complet de velours usé, taillé dans un costume de papa, deux yeux noirs, énergiques, mais qui s'adoucissent dans la prière... *sur le Tabernacle*.

C'est *Roger Manheim*... et il récite son chapelet avec fureur. Pauvre petit ! Monsieur l'Abbé l'a retenu après l'instruction.

Celui-là connaît la rue mieux que personne... c'est la fine fleur du pavé...

Je vais en faire mon distributeur de *Croix*... Cela lui fera gagner quelques sous pour aider sa mère...

*

Dernière semaine de la Mission.

La Mission va finir.

Oh ! cette angoisse des derniers jours, plus grande encore que celle des premiers... La grâce triomphera-t-elle ?

Plusieurs sont revenus ; ceux qui avaient commencé à sentir la famine...

Nous leur avons dit à tous : « Ne vous contentez plus d'une vie chrétienne superficielle... vous l'abandonneriez bientôt. Réparez le temps perdu, faites grandir vos âmes par la *Communion* fréquente

qui les guérira et puis les nourrira, par le dévouement qui les trempera, par l'étude qui les fera plus fières.

Par dessus tout, *unissez-vous, liguez-vous* autour du *Christ*, autour de *l'Hostie*, pour résister, pour conquérir...

Multipliez vos volontés par la mise en commun de vos bons vouloirs. Seuls vous serez emportés... »

Ils ont compris...

Trente ont pris l'engagement de communier en groupe *quatre* fois par an... quelques-uns une fois par *mois*... deux ou trois ont fait le pas définitif et se sont engagés à communier autant que possible, *tous les jours*.

Un bureau a été élu... des réunions mensuelles décidées, qui réveilleront les énergies, rappelleront les engagements...

« Maintenant que nous sommes *syndiqués*, disait un ouvrier, nous n'aurons plus peur. Voyez-vous, nous sommes comme ces oiseaux voyageurs qui remontent en hiver, le long de la vallée... Pour aller loin... il faut être ensemble. »

La Ligue des *enfants* préparera les recrues.

Oh ! tout cela n'est qu'une semence... qu'un grain de sénevé... mais Dieu veille...

Nous avons continué à réunir les enfants deux fois par semaine, et porté notre effort sur un point : éveiller en eux le *désir* de l'Hostie.

Autour de nous, plusieurs restent sceptiques, s'inquiètent même devant ces invasions périodiques de petits *bohèmes*... Ils ont une âme pourtant eux aussi... Puisqu'elle est plus exposée, ne faut-il pas la garantir davantage ?

- Mais ils ne persévéreront pas.

- Qui sait ? En tout cas, raison de plus, pour les nourrir maintenant, pour accumuler en eux ces mérites qui *revivront* dans l'éternité...

- Mais ils ne comprennent pas... On ne refait pas une race !!! »
Attendons... Dieu répondra.

Dernier lundi de Mission.

Roger Manheim est arrivé la tête bandée d'un mouchoir. Je l'ai appelé après la Messe.

« Qu'est-il arrivé, Roger ?

- Oh ! rien, Père ! Nous faisons tomber des marrons devant l'usine, pour jouer avec. Un camarade a lancé en l'air un bâton qui m'est retombé sur la tête...

- Il y a une plaie ?

- Oui.

- Tu diras à maman de laver cela... de le tenir bien propre.

- Oui. »

Mardi.

La Supérieure de l'Hospice est au presbytère.

« Monsieur le Curé... il faudrait venir un peu plus tôt... donner les derniers sacrements au petit Roger Manheim. La plaie de la tête s'est envenimée... on vient de le transporter chez nous... Le médecin parle du *tétanos*. »

Mercredi.

La Sœur portière vient ouvrir la porte de l'hospice.

« Le petit Roger ?

- La nuit a été bien mauvaise. C'est le *tétanos*... plus rien à espérer. Le docteur est venu faire une piqûre de morphine pour endormir un peu la douleur. Il n'y a qu'à attendre. Vous pouvez entrer... salle n° 2, celle où est mort le père, troisième lit à droite. Vous trouverez la Sœur Saint-Charles à son chevet... »

Les vingt lits sont rangés le long des murs peints au vernis.

Les couvertures immaculées mettent des reflets blancs sur le parquet de chêne fraîchement ciré.

Nous avançons sur la pointe des pieds.

Les grands yeux noirs creusés, agrandis par la souffrance, regardent...

Les lèvres tirées par la contraction des muscles ont comme un sourire douloureux.

Le pauvre corps arqué, tendu à se briser, ne touche le lit que par les épaules et par les pieds.

Sur le marbre noir de la table de nuit, un verre de lait et un verre d'eau de citron avec une paille de seigle.

Les mains rejetées en arrière, accrochées au fer du lit, serrent le petit chapelet à grains noirs de la Mission.

Sous les pulsations de la douleur, un frisson secoue le corps, soulève la poitrine, élargit les paupières, distend les lèvres d'où monte un gémissement. « Hou... Hou... Hou... »

« Bonjour, mon petit Roger. »

La bouche reste fermée... mais les lèvres gercées que le rythme de la souffrance ouvre et ferme, balbutient lentement : « Bonjour, Père.

- Vous souffrez beaucoup ?

- Oh ! oui.

- C'est pour le bon Dieu, n'est-ce pas ?

- Oui, Père. »

Les yeux regardent la Sœur.

« Ma Sœur, un peu de citron. »

Je soulève dans mes bras le corps raidi, tandis que la Sœur introduit avec peine la paille de seigle entre les dents serrées...

Quelques gouttes pénètrent jusqu'à la gorge... et soudain un hoquet déchirant secoue le malade. Le visage devient terreux, les mains prises d'un tremblement nerveux serrent mes doigts, l'arc des épaules et de la poitrine se resserre et fait crier les os et les muscles...

« Appuyez, ma Sœur. »

La Sœur appuie ses deux mains sur la poitrine qui se soulève.

« Plus fort, plus fort... les jambes maintenant. »

La Sœur appuie sur les jambes tendues ainsi que des barres d'acier.

« Merci, ma Sœur, merci... »

J'essuie le front couvert de sueur.

« Merci, Père. »

La crise est passée. Nous relevons les oreillers, rangeons les couvertures.

« Père... »

Il y a dans ses yeux une supplication...

J'approche mon oreille de ses lèvres.

« Qu'y a-t-il, mon enfant ?

- Mon chapelet... »

Le chapelet est tombé sur le parquet, pendant la crise ; je le ramasse et le remets entre ses doigts.

Mais il y a encore une prière, au fond des yeux.

« Désirez-vous quelque chose de plus, Roger ?

- Oui, je voudrais *communier*.

- Eh bien ! nous allons d'abord faire notre petite confession, n'est-ce pas ?

- Oui... »

La Sœur se retire.

« Maintenant, nous voilà prêts, pour aller voir le bon Dieu s'il veut... »

Les yeux noirs sont inquiets...

« Tu n'as pas peur d'aller voir le Bon Dieu ?

- Oh ! non... mais la *Communion* !!!

- Oui, je voudrais te la donner, mais tu vois bien que tu ne peux rien avaler... »

Je vais interroger la Sœur... La Sœur s'est approchée :
« Voyons, mon enfant, essayez d'ouvrir un peu la bouche. »

Le visage trahit un effort douloureux, mais tendons et muscles contractés serrent les dents, ferment la bouche comme un étau.

« Tu vois, dit la Sœur, ce sera pour demain ou pour ce soir, si cela va mieux. »

Un nuage passa sur le front de l'enfant.

« Vous reviendrez ce soir, Père ?...

- Oui, mon ami, je te le promets... Demande à la Bonne Vierge de te permettre de communier...

- Oui, Père. »

Et le chapelet recommence à glisser sur les couvertures blanches.

« Au revoir, Roger... à ce soir. »

Je l'embrasse... Comme la porte se referme, je vois ses yeux qui me suivent, tandis qu'un mot vient jusqu'à moi : « Merci... Merci... ce soir, Communion. »

Cinq heures.

Nous sommes allés visiter les ouvriers à la carderie.

Ils sont là cinq ou six cents... hommes, femmes, enfants, travaillant dans le vacarme assourdissant des métiers... Malgré les turbines et les souffleries à vapeur qui renouvellent l'air, nous marchons dans une atmosphère saturée de poussières de laine, de vapeurs d'acide sulfurique, de benzine et d'ammoniaque. Les visages, les habits sont couverts d'une poussière noire, graisseuse... Les ouvriers qui travaillent seuls nous accueillent avec un bon sourire et s'excusent de nous serrer la main... « comme ça ».

Dans les grands ateliers... il y a un peu de gêne... On voudrait bien être gentil avec les Missionnaires... mais on a peur des autres... Pourtant, un ouvrier... un grand barbu qui monta une grève à lui tout seul, voilà quelques années... quitte sa dynamo et vient nous saluer. - « Vous savez, c'est pas que je vote pour les cléricaux... mais quand même, c'était tapé, votre dernière conférence... » Et le voilà qui la recommence pour les camarades absents... Dans un coin, une pauvre femme vêtue de percale noire disparaît au milieu d'un entassement de ballots de laine. Nous nous approchons... l'ouvrière essuie deux grosses larmes.

« Messieurs, je vous suis bien reconnaissante de tout ce que vous faites pour mon enfant, mon pauvre *Roger*... »

*

J'arrive à l'hospice au moment d'une crise.

Le malade, à moitié projeté hors du lit par une soudaine tension des muscles, appuie sa poitrine sur le marbre de la table de nuit...

Un gémissement sort des lèvres déchirées...

« Oh ! Oh ! Oh ! »

Puis un autre mot : « Maman ! Maman ! Maman ! »

La Sœur Saint-Charles tient dans ses bras le petit corps frissonnant, qui se soulève et s'abaisse comme porté par une vague de souffrance...

« Maman ! Maman !

- Oui, mon petit, elle va venir : entends la sirène de l'usine... c'est l'heure de la sortie. »

En effet, la porte s'ouvre... Une femme en habits de travail entre, accompagnée de cinq enfants.

Le plus jeune, un bébé d'un an et demi, serre le cou de la maman et pleure.

La grande sœur, une fillette de quinze ans au teint jaune, souffreteux, tient par la main deux gamins de trois à quatre ans. Le grand frère ferme la marche.

Ils sont tous autour du lit. Les petits regardent avec des yeux curieux cette grande salle qu'ils reconnaissent. Ils vinrent là, il y a un mois, pour voir mourir leur père.

Et toujours le même gémissement

« Oh ! Oh ! Oh ! »

Maintenant, c'est la maman qui l'a pris dans ses bras, tandis que la Sœur Saint-Charles s'occupe des enfants...

Enfin, les traits du malade se détendent peu à peu, et comme la maman sanglote, il la console :

« Pleure pas, maman, c'est passé. »

Je m'approche :

« Roger, je vous apporte le *Crucifix* de la Mission... »

Il tend ses mains, saisit le petit Crucifix en simili-cuivre et l'embrasse, puis le présentant à sa maman :

« Maintenant, toi... »

Elle baise la croix.

« Les autres aussi... »

Et il suit du regard le crucifix qui passe de main en main. La Sœur le baise la dernière... Et, comme elle veut le lui rendre, il

indique du doigt le trapèze qui descend au-dessus du lit pour permettre au malade de se soulever...

« Ma Sœur, suspendez-le devant moi. »

La Sœur attache le crucifix au bois de trapèze.

L'enfant est content, il regarde longuement, silencieusement le Christ qui s'incline, les bras ouverts en un geste de pardon... Et ce geste lui suggère une pensée.

« Maman...

- Mon enfant. »

Il a joint ses mains.

« Maman, je vous demande *pardon*. »

Il continue, balbutiant les mots du bout des lèvres...

« Pardon d'avoir été méchant, désobéissant... »

La maman essuie ses yeux et l'embrasse.

La nuit est venue... le malade sera-t-il là demain matin ?

Je lui propose l'Extrême-onction.

« Oh ! oui, Père. »

Ils sont là à genoux, autour du lit, tandis qu'on récite les prières latines de l'Extrême-onction et de la Recommandation de l'âme... C'est fini...

« Désirez-vous encore quelque chose, Roger ? lui dis-je en l'embrassant.

- Oui. Père.

- Quoi, mon enfant ? »

Il me regarda suppliant.

- *Communier*.

J'interroge la Sœur : « Qu'en pensez-vous ? Une parcelle dans une petite cuillerée de lait ? »

La Sœur secoue la tête.

« C'est impossible, mon Père.

- Eh bien ! nous essaierons demain, Roger. »

Il répéta : demain ! demain ! et garda le silence.

« Allons, adieu, Roger, au revoir. Je dirai la sainte Messe pour vous. »



Il murmura : « *demain, communion* », et, comme nous sortions : « *Merci...* »

La porte de l'hospice se referma. Madame Manheim et les cinq enfants sortaient avec moi.

Sur la place de la carderie, des gamins jouaient aux marrons à la lueur des ampoules électriques. Plusieurs étaient nu-pieds dans la boue... Le brouillard continuait à fondre, en une pluie fine, glacée.

Les enfants marchaient devant, se tenant par la main.

On remonta la cité ouvrière.

Des deux côtés de la mauvaise ruelle en pente, aux pavés glissants, défoncés, les maisonnettes s'alignaient silencieuses, écrasées contre les remparts.

La caravane s'arrêta devant une mesure sans étage.

Une claie de bois rajustée par des fils de fer ouvrait sur une petite cour intérieure.

« Vous n'entrez pas un instant, mon Père ? » dit Madame Manheim.

Les enfants regardaient avec des yeux suppliants... Une vague terreur les tenait serrés l'un contre l'autre, devant la porte.

J'enjambai la flaque d'eau qui occupait le centre de la cour et ouvris la porte.

Je reconnus les deux petites pièces blanchies au lait de chaux, pavées de briques ébréchées... Sur la table, une miche de pain, une bouteille de vin et un paquet d'habits.

« Ce sont les Dames de charité qui ont apporté tout cela, dit Madame Manheim. Elles sont bien bonnes pour nous. »

Au-dessus de la cheminée... un Christ de plâtre, dont un bras cassé pendait... Quelques images pieuses et une photographie.

« C'est mon pauvre mari », dit l'ouvrière.

Il était là, lui aussi, couché sur son lit d'hôpital.

« On est bien malheureux, poursuivit-elle, mais on finit quand même [par] vivre. Je gagne deux francs par jour à l'usine, Robert a vingt sous pour les courses de la grande épicerie... Juliette se fait vingt-cinq sous à trier de la laine, quand elle peut travailler, mais

elle est prise de la poitrine, comme son pauvre père : nous attendons qu'il y ait une place à l'hospice, où elle sera mieux qu'ici. Monsieur le Curé donne dix francs par mois à Roger pour distribuer la *Croix*... Il faudra que Jacques fasse la distribution, en attendant la guérison... Jacques, tu accompagneras le Père jusqu'à la gare et tu apporteras le paquet de *Croix*... Si seulement on était assez riche pour soigner ses malades à la maison !!! »

Elle essuya ses yeux... Mais les pauvres n'ont pas le temps de pleurer...

« Juliette, apporte du coke pour le fourneau ; il faut faire la soupe. »

*

Je sortis, en songeant à la page où Catherine Emmerick montre Jésus *mendiant*, de porte en porte, son pain et celui de la Sainte Vierge, quand le travail ne suffisait plus à les nourrir...⁴

Jacques était sorti avec moi, et marchait sans bruit sur les pavés ruisselants, les pieds dans une mauvaise paire de sandales.

« Quel âge as-tu, Jacques ?

- *Dix ans.*

- Tu as fait ta première Communion ?

- Non, Père : je la ferai dans un an.

⁴ (Note de l'édition de 2020) Je n'ai trouvé qu'un seul passage dans les différentes éditions des *Visions* de la bienheureuse Anne-Catherine Emmerick (Emmerich) qui correspond à ce détail :

- « Je vis aussi plus d'une fois Jésus aller au village des Juifs qui était bien à un mille de Mataréa chercher le pain qu'on donnait à sa mère en échange de son travail » (*La Vie de la Vierge Marie*, traduction de l'abbé De Cazalès, 1854, chapitre 95 : « Hérode fait mourir Zacharie en prison – Elisabeth se retire dans le désert près de saint Jean et y meurt ») ;

- « Souvent Jésus allait aussi au faubourg des Juifs, à une lieue de Mataréa, chercher le pain qu'on donnait à sa mère pour son travail » (*Les Visions sur la vie de Notre Seigneur*, traduction de J. A. Duley, t. 1, 2^e partie, ch. 43 : « Enfance de Jésus », pp. 205-206) ;

- « Plus d'une fois, (Jésus) alla au village des Juifs, qui était éloigné de Matara d'un bon mille, pour chercher le pain que l'on donnait à sa mère en échange de son travail » (*La Vie de la Vierge Marie, texte intégral*, traduction originale et présentation par Joachim Boufflet, Paris, Presses de la Renaissance, 2006, p. 377, paragraphe « L'enfance de Jésus et la fuite en Egypte »).

- Pourquoi dans un an ?
- Sais pas.
- Tu ne voudrais pas la faire plus tôt ?
- Si.
- Pourquoi ne la fais-tu pas ?
- J'ai pas d'habit.
- Ça ne fait rien, l'habit... Et puis, est-ce que les Dames de charité ne t'en donneraient pas ?
- Si...
- Alors, qu'est-ce qui t'empêche ?
- On veut pas au catéchisme.
- Pourquoi ne veut-on pas ?
- Sais pas... Faut y avoir été *deux ans*.
- Et toi, depuis combien de temps y vas-tu ?
- Depuis deux ans.
- Alors, qu'est-ce qui t'arrête ?
- Sais pas.
- Tu as manqué quelquefois, peut-être.
- Oui... fallait que je garde mes petits frères...
- Et puis aussi, probablement, que tu ailles jouer aux marrons avec les camarades ? »

Jacques courba la tête.

« Oui, quelquefois.

- Et il n'y en a pas qui font la première Communion avant 11 ans ?

- Si, au collègue.

- Allons, tu viendras demain, à onze heures, et je t'apprendrai ce qu'il faut que tu saches pour faire la première Communion... Ce ne sera pas long... Puis tu iras prier Monsieur le Curé de vouloir bien te donner la sainte Communion dimanche... Et après, tu communieras aussi souvent que tu le pourras... n'est-ce pas ?

- Oui, Père. »

On entrevoyait les feux rouges de la gare. Jacques tira sa casquette.

« Je vais prendre les *Croix*, Père. »

II - Leur faim

Jeudi matin.

« Et la nuit, ma Sœur ?

- Très mauvaise, mon Père.

Roger a eu une dizaine de crises... Plusieurs fois, j'ai cru qu'il passait, il étouffait ; la gorge se serre de plus en plus.

Mais c'est un petit saint que vous envoyez au Paradis, mon Père.

Qui l'aurait dit ?

Sans cette maladie, qui a montré ce qu'il y avait au *fond*, on l'aurait pris pour un vrai garnement.

Vers minuit, comme la respiration devenait plus difficile, j'ai pensé que la fin était là. Je lui ai dit : Roger, récitez au moins un « Je vous salue, Marie », pour vous recommander à la sainte Vierge.

- Ma Sœur, je viens d'en réciter une dizaine...

Il regardait le crucifix suspendu au-dessus de lui... Je l'ai détaché pour le lui donner, il n'a plus voulu s'en séparer... Quand la crise devenait plus violente, il le serrait sur sa poitrine, l'embrassait, l'embrassait encore en répétant : Jésus, Marie, Jésus, Marie.

Vers une heure, le voyant plus calme, je me suis approchée :

« Tu veux bien aller voir le bon Dieu, Roger ?

- Oh ! oui.

- Et tu n'as pas peur ?

- Non, je me suis confessé...

- Mais, sais-tu que je suis un peu jalouse de toi... Tu es un petit *voleur* de Paradis. Qu'as-tu fait pour le gagner ?

- Rien.

- Que diras-tu au bon Dieu quand tu le verras ?

- Je lui *demanderais pardon*. »

Un instant après, il m'appelait de nouveau :

« Ma Sœur, est-ce que je pourrai *communier* demain ? Il me semble que ma bouche s'ouvre un peu mieux. »

Hélas ! la bouche ne s'ouvre pas mieux, et la gorge se refuse à laisser passer une seule goutte de lait.

Ce doit être un brasier, mon Père, que la bouche et la gorge de ce pauvre petit. Entrez, il vous attend. Le photographe vient de sortir. »

La maman veut garder le portrait. Elle le placera à côté de celui du père.

Quand le photographe s'est approché, Roger a réclamé son chapelet qui s'était égaré.

« Je veux être photographié avec mon chapelet. »

Il l'a enlacé autour de ses mains jointes.

La Sœur ouvrit la porte.

Un gémissement vint jusqu'à nous : « J'ai soif ! j'ai soif ! »

La plainte continuait de plus en plus faible, haletante : « J'ai soif, j'ai soif. »

Je m'approchai... Il avait le crucifix entre les mains et ses yeux fiévreux le regardaient.

La Sœur lui tendit la paille... Il aspira péniblement, du bout des lèvres, quelques gouttes d'eau acidulée et les rejeta presque aussitôt ; mais la flamme qui consumait la bouche était un peu tombée... L'arc de cercle se resserrait toujours... Je lui pris la main.

« Comment allez-vous, Roger ? »

Il me regarda... Puis, d'une voix éteinte qui ne faisait vibrer que les lèvres : « La *Communion*, Père, la *Communion*... »

Cette prière me désolait... Je l'embrassai... ne sachant que répondre... La Communion devenait de plus en plus impossible... Le bon Dieu voulait-il donc qu'il mourût ainsi dans les angoisses du corps et de l'âme ?

DIEU VOULAIT-IL NOUS INSTRUIRE PAR LUI, NOUS TOUS... DONT LE CŒUR EST PARFOIS TROP LENT A CROIRE A LEUR FAIM ?... LA FAIM DES PAUVRES...

« Mon petit Roger, j'ai communié pour vous ce matin, et avec moi quelques enfants de la Ligue Eucharistique.

Puis, si tu guéris, tu communieras plus souvent qu'autrefois, n'est-ce pas ?

- Oh ! oui, tant que je pourrai. »

Je le quittai... Comme je sortais, je l'entendis qui répétait :
« Ce soir... la Communion... »



Jeudi soir, deux heures.

J'entrais à l'hospice comme la sirène de l'usine sifflait pour l'ouverture des ateliers... La Sœur attendait à la porte et pleurait.

« Mon Père, j'ai vu bien des malades mourir, je n'ai jamais pleuré ainsi... Ce qui me déchire le cœur, c'est de l'entendre me répéter sans cesse : Ma Sœur, est-ce que je vais pouvoir *communier* ? Voyez, la bouche s'ouvre mieux... Il a répété cela toute la nuit, il l'a répété tout ce matin, après votre départ...

Certainement, il ne pourra pas, les crises se rapprochent, il *mourra sur sa faim*... Et on dit que ces enfants ne comprennent pas... »

J'entrai. Il semblait reposer ; le crucifix était sur sa poitrine qu'un souffle court, irrégulier, soulevait...

C'était bien la fin...

Comme je m'approchais, ses yeux s'ouvrirent, brûlant comme deux flammes. Les bras se tendirent, cherchant un appui ; la respiration haletante sifflait... Les derniers frissons du tétanos secouaient tout le corps éperdu.

« La crise », dit la Sœur.

Les yeux noirs demandaient quelque chose... je m'approchai.

« Roger, je vais vous donner une dernière absolution. Vous demandez bien pardon au bon Dieu, n'est-ce pas ? »

Il regarda le crucifix.

« Oh ! oui, Père.

- Vous prierez pour nous au Ciel !

- Oui... »

Les lèvres s'agitèrent encore une fois.

« Vais mourir... maman... *Communier... communier...* »

La Sœur pleurait.

« Il va mourir sur sa faim... » répéta-t-elle en le soutenant dans ses bras...

La tête rejetée en arrière, les yeux grands ouverts en une dernière supplication, il murmura :

« Communier... »

Il était *trois heures*.

La tête qui s'était soulevée retomba. Les yeux immobiles fixaient le crucifix et le chapelet. La porte s'ouvrit. La maman arrivait.

Elle prit la main de l'enfant... la main ne se serra pas... Elle baisa les lèvres... les lèvres restèrent immobiles.

« Il est allé communier au Ciel, dit la Sœur... il n'aura plus faim... »

*

On a creusé sa tombe dans le terrain des pauvres... Pas de pierre, pas d'inscription... Mais les bonnes Sœurs, fidèles jusqu'au bout, l'ont fleurie de massifs d'asters dont les étoiles fragiles couvrent la terre d'une neige blanche.

J'ai gardé son crucifix, celui qu'il baisa si souvent. Il est là, à côté de sa photographie. La supplication des yeux, des lèvres entr'ouvertes, des mains jointes, tout semble redire la simple et profonde prière où sa pauvre âme de gavroche s'exprima : « *communier...* »

Il est des âmes de prêtres que sa prière a touchées, qu'elle a consolées de bien des déboires, à qui elle a donné un courage nouveau pour travailler avec une confiance jeune à l'éveil et au rassasiement de *leur faim...*

la Faim des Pauvres...

Témoignages et réactions des contemporains de la brochure

J'ai lu la « Faim du Pauvre ». C'est vécu, c'est apostolique comme toujours... Pour bien des fidèles et bien des Maîtres, c'est le seul langage intelligible en ce moment.

J. Lintelo, Charleroi.

L'Action Eucharistique a la très heureuse idée de donner votre adresse... J'en profite pour vous dire un bien cordial merci pour les opuscules « Pro Hostia ». Ils sont parfaits de doctrine et très prenants de forme.

« La faim du Pauvre » fera autant de bien que « Pour vivre » et « Parvuli ».

Continuez cette forme si appropriée d'apostolat Eucharistique. Tous mes séminaristes ont entre les mains vos deux premiers opuscules. A mesure que les autres paraîtront, je les leur remettrai pour leur donner une vraie mentalité Eucharistique et préparer chez eux des prêtres complètement Eucharistiques...

M. de Ladernette, Supérieur, Rimont (Saône-et-Loire)

Croyez-vous aux revenants ? En voici un qui vous arrive de Chine... Bien simplement, et parce que je répondrai sans doute à votre désir de travailler « Pro Hostia » je viens solliciter une grâce... J'ai dévoré et avec moi beaucoup d'autres, vos délicieuses nouvelles parues dans diverses revues.

Vous avouerez-vous que certains de ces petits chefs-d'œuvre m'ont fait pleurer comme un enfant ? et j'ai songé au moyen de vous procurer des lecteurs et surtout d'amener encore plus d'âmes à Jésus-Hostie. Dans ce grand Chang-Hai où l'on parle toutes les langues, où dernièrement Dieu s'est choisi un martyr, combien seraient convaincus, émus, ravis, par vos pages...

Voudriez-vous m'autoriser à publier une traduction chinoise ? Malheureusement, les chinois se prêtent peu à rendre les nuances si fines, si attendrissantes de votre texte, enfin on fera de son mieux.

Paul Beaucé, Zi-ka-wei (Chang-Hai).